

1
4

Monsieur



A. Andriades
professeur à l'Université
9 Rue de Stade 9.



0,60

Athènes - Grèce

XIX^e siècle. Aventurier de génie, homme d'affaires hardi et averti, soldat de fortune, tel est ce Lewis Rand, dont le caractère nous captive et nous retient, et dont on voudrait que l'auteur ait fait un portrait plus parfait, plus complet, plus au point. Malgré tous ses défauts de composition et de style, c'est un roman dont la lecture est très attrayante.

Et pour finir, réservons la fraîche idylle que M. Anthony Dillington narre très agréablement sous le titre de **The Green Domino** ; une délicate histoire d'amour dans un paysage champêtre.

MEMENTO. — La Collection Tauchnitz, si précieuse pour les continentaux qui lisent l'anglais, arrive à publier, aussitôt qu'ils ont paru à Londres, les romans en vogue, par les auteurs à la mode, comme aussi les belles œuvres des écrivains consciencieux. On y trouve déjà, dans cette fameuse *Collection of British Authors*, la *Diana Mallory*, de Mrs Humphry Ward, les *Round the Fire Stories*, de Sir Arthur Conan Doyle, et *A Spirit in Prison*, de M. Robert Hichens.

La très érudite *Revue Germanique* offre pour le lecteur averti un intérêt important. Elle donne, sur l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis, les Pays-Bas et la Scandinavie, des études de premier ordre, des notes et documents rares ou inédits, des comptes-rendus critiques, une bibliographie et une revue des revues qui sont extrêmement précieux. Dans le dernier numéro de cette année, M. Charles Castre publie une étude sur l'*Eglise de Brou*, de Matthew Arnold.

Le *Cornhill Magazine* de décembre contient : *A Budget of Memories*, par Sir George Otto Trevelyan, *The Battle of Azincourt*, par le Major général Sir F. Maurice, *Lewis Campbell*, par Leonard Huxley, la suite de *Sixty Years in the Wilderness*, par Henry W. Lucy, etc.

Au très intéressant sommaire de *The Fortnightly Review*, *France as the keystone of Europe*, par Calchas, *The Tercentenary of John Milton*, par Alice Lauw, *Chateaubriand's Second Love*, par Francis Gible, *The New Life of Whistler*, par Walter Sickert, *The new of an Endowed Theatre in London*, par St John Hankin, un beau poème de Mr Herbert Trench, *In Romney Marshes at Sunrise*, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

A propos d'Electre : Chrysis. — Dans le drame du poète allemand que le théâtre de l'*Œuvre* vient de représenter récemment, une Electre farouche invective Clytemnestre en lui reprochant le meurtre d'Agamemnon, sans que la mère de cet enfant, vraiment terrible, invoque aucune circonstance atténuante. A la vérité, on ne trouve guère que dans la tragédie d'Euripide (1) un essai de défense

(1) V.-A. Ferdinand Herold, *Electre*, tragédie trad. d'Euripide, pp. 55 et 56 (P.-V. Stock, éd., Paris).

de Clytemnestre, une allusion aux griefs qu'elle pouvait avoir contre son époux. Il est pourtant un personnage, à peine esquissé dans l'œuvre homérique, négligé entièrement par les auteurs dramatiques qui, depuis Eschyle, Sophocle et Euripide, traitèrent ce sujet, et dont la connaissance permettrait une interprétation différente de l'acte de Clytemnestre au retour d'un mari, non seulement infidèle — ce qui se peut excuser — mais ayant outragé publiquement Clytemnestre, à la fois dans son orgueil de reine, sa dignité d'épouse et de mère, s'étant montré, en somme, sot, grossier et dépourvu de tact — ce qu'une femme pardonne moins aisément.

Il nous a donc paru intéressant d'emprunter au savant auteur hellène Rhoïdès une étude sur cette héroïne obscure, Chrysis, court essai dont la lecture nous semble éclairer les personnages de cette tragédie sous un angle nouveau, et conduire à porter sur le crime de Clytemnestre un jugement moins sévère que celui de l'Electre de M. Hugo d'Hofmannsthal.

Par le moyen de rares débris de squelette et de copieuses conjectures, Cuvier est parvenu à reproduire en son entier un animal antédiluvien de la trompe à la queue, et à reconstituer, non seulement la forme de cette bête, mais encore ses mœurs, qui n'avaient ni des os, ni aucun autre document de cette nature à léguer aux musées.

Uniquement par cette méthode inductive, il nous paraît possible, non certainement de reconstituer l'image d'une héroïne homérique à propos de laquelle le poète ne jugea utile de ne mentionner rien de plus que ce fait qu'elle fut la cause de la mort de nombreux héros et de je ne sais combien de mulets, oubliant de nous informer, comme pour les autres, si du moins elle avait les cheveux blonds ou bruns, mais de résoudre quelques questions importantes, sur lesquelles nous interrogeons en vain, étant enfants, les professeurs, et inutilement ensuite avons consulté la foule des auteurs qui ont parlé d'Homère...

Ainsi Chrysis vint-il, à l'insu de sa fille au camp des Achéens, porteur d'une rançon, et suppliant les peuples et les rois de libérer la captive, ou fut-il au contraire poussé par elle? Il me paraît en effet difficile de croire que, si elle avait été satisfaite de son sort auprès d'Agamemnon, Chrysis se serait résolu, connaissant très bien les relations qui existaient entre sa fille et ce dernier, à affliger celle-ci et à exciter la colère du roi; et cela, quand tout le rivage et le temple d'Apollon étaient sous la domination des Achéens et de l'amant tout puissant de Chrysis, laquelle aurait pu grandement faire profiter de son influence, et Chrysis, et le temple dont il était prêtre, et tout le pays conquis.

D'autre part, pourtant, ne semble-t-il pas inexplicable, si nous supposons Chrysis agissant sous l'influence de sa fille, qu'il ne soit pas allé au camp et ne se soit pas occupé d'une rançon, au lendemain de la capture de sa fille, lorsque la douleur de la séparation était naturellement beaucoup plus aiguë, mais seulement après que le temps avait adouci sa peine, et après cette longue cohabitation de Chrysis avec Agamemnon? Car, ce n'est

que la dixième année du siège, que le prêtre pensa à se rendre auprès des Achéens, avec la rançon, alors que toutes les villes d'alentour, parmi lesquelles Chryse, avaient été conquises dès la première année de la guerre. Il faut donc, supposer, plutôt que fantasque et indigne de ce que lui fut attribué par Agamemnon pour sa sagesse était cette fille, résignée d'abord à la captivité et à la perte toute fraîche de son père et de sa patrie, puis, revenant là-dessus et le déplorant dix ans plus tard. Alors qu'aucune femme ne se sépare sans chagrin, après une longue vie en commun, d'un amoureux, fût-il le premier venu, d'autant plus inexplicable apparaît cet empressement apporté à quitter un homme des plus glorieux, régnant sur tous les Grecs, et maître non seulement de Chrysis, mais encore de son père et de sa patrie. Agamemnon, en effet, n'était pas uniquement un roi illustre et brave, mais, ce qui est important pour une amoureuse, jeune aussi, et beau, comme nous en informe Homère en le comparant à Zeus, et, malgré cela, aimant encore tellement Chrysis après des relations de dix ans qu'il n'hésita nullement à avouer en pleine assemblée du peuple qu'il la préférerait à sa propre épouse.

Chrysis devait renoncer à une situation si enviable et à tant de biens pour retourner à sa patrie conquise et se marier, peut-être avec un esclave d'Agamemnon. La fatigue seule de la captivité ne suffit pas à expliquer une telle conduite, puisque nous voyons Briséis aimer Achille, bien qu'il eût tué son père et son frère, tandis qu'Agamemnon ne semble pas avoir rien fait de semblable. Tout cela nous conduit à croire que, s'il était difficile pour Chrysis de réclamer aux Achéens sa fille non consentante, il semble qu'il était plus difficile encore pour Chrysis de désirer réellement son retour au foyer, n'ayant pour cela aucune raison mentionnée dans le poème.

Ce point douteux ne serait susceptible de recevoir aucune solution s'il ne nous était pas permis de supposer qu'à l'exemple de plusieurs autres poètes Homère aussi parfois explique lui-même de nombreuses choses au lecteur, mais parfois se tait au sujet de beaucoup d'autres, lui laissant le soin de résoudre l'énigme posée par le poème. Nous obtiendrons ici cette solution à condition de découvrir les raisons qui auraient pu décider une femme sage et prudente, telle qu'on représente Chrysis, à préférer une vie humble et obscure à la situation brillante que lui procurait la faveur du premier d'entre les Achéens. Nous inclinons donc à penser que ce n'est pas parce qu'elle trouvait la situation désagréable ou qu'elle désirait un changement, que Chrysis décida son père à la racheter, mais bien plus parce qu'elle craignait que bientôt, c'est-à-dire après la prise de Troie, sa position ne dût changer.

En effet, au début, elle se plaisait, semble-t-il, à rester auprès d'Agamemnon pour les raisons que nous avons exposées plus haut, remerciant les dieux d'être tombée aux mains du roi, et non de quelque despote sans gloire, de sorte qu'elle ne se souciait nullement d'être rachetée. Cependant le dénouement du drame homérique étant près de s'accomplir, elle craignit sans doute le retour à Argos, renseignée probablement sur la demeure d'Agamemnon, la cruauté et l'audace de Clytemnestre. Lorsque donc la guerre parut finir et que courut le bruit que les assiégés ne pouvaient plus résister que peu de temps aux attaques des Achéens, elle ne jugea point sage d'attendre la prise d'Ilium, sachant bien que les vainqueurs deviennent arrogants et

1
4

inexorables au lendemain de la victoire, tandis que, la veille d'une bataille décisive, ils sont pour la plupart superstitieux et plus empressés à se concilier par tous les moyens la faveur des dieux. Prenant ces raisons en considération, elle exhorta au dernier moment son père à demander sa restitution aux Achéens, au nom d'Apollon.

A l'appui de cette hypothèse, nous devons ajouter que Chrysis n'ignorait nullement, selon toute probabilité, que les Atrides se laissaient gouverner par les femmes, et que leurs épouses s'enorgueillissaient non seulement de leur beauté, mais encore de leur naissance, parce que les hommes demeuraient de simples Pélopidés, étrangers en Grèce, alors qu'elles, les Achéennes, étaient filles de Tyndare et de Leda, sœurs des fils de Zeus, Castor et Pollux, et tantes de Méléagre, le premier des Grecs. Et même si Chrysis n'avait pas su tout cela, il lui était impossible de ne pas connaître quel était l'orgueil d'Hélène et combien elle l'emportait sur Ménélas que, pour satisfaire un caprice amoureux, elle ne craignit pas de mépriser, et, avec lui, Agamemnon et tous les rois de l'Hellade, qui, cependant, pour elle, vinrent nombreux en Asie. Ménélas, d'autre part, non seulement traitait, avant l'outrage, Hélène comme lui étant supérieure, mais encore, après l'avoir reconquise en captive, se laissa de nouveau dominer par cette femme.

La fille de Chrysis ayant entendu dire que Clytemnestre était ainsi, tremblait en pensant à sa vengeance.

Et cette peur était d'autant plus fondée qu'Agamemnon, soit parce que l'autorité dont il jouissait l'avait rendu fier, soit par sottise, avait insulté publiquement Clytemnestre, proclamant qu'il lui préférerait Chrysis et ne considérerait pas comme inférieure à sa femme une esclave conquise par les armes. De tels discours inconvenants étaient suffisants pour inspirer non seulement une crainte des plus légitimes à l'égard de la vengeance de la reine jalouse, mais encore une inquiétude justifiée au sujet de la conduite future d'Agamemnon lui-même.

Comment aurait-il traité, une fois l'amour enfui, une simple esclave, lui qui avait insulté la mère de ses enfants, au mépris de tout respect? Les sottes, seules, se réjouissent de voir un amant injurier pour elles une ancienne maîtresse, tandis que celles qui sont intelligentes tremblent en songeant qu'il peut leur arriver, à elles aussi, d'être, en l'honneur d'une autre femme, méprisées bientôt. Mais, vis-à-vis de Chrysis elle-même, outrageante était la conduite d'Agamemnon qui, se trouvant éperdument amoureux, n'avait pas, en sa faveur, ménagé un vieux prêtre, chassant brutalement, au contraire, le père de sa bien-aimée sans le consoler, ni le tranquilliser sur le sort de sa fille, et ajoutant encore ces paroles, injurieuses pour elle :

« ... Je ne rendrai pas la liberté à ta fille, avant qu'elle n'ait vieilli dans ma demeure, en Argos, loin de sa patrie, tissant la toile, et partageant ma couche... »

Qui sait comment il l'aurait traitée, au temps de sa vieillesse, celui qui parlait d'elle ainsi, quand elle était encore dans la fleur de sa beauté, et lui, au plus fort de sa passion?

A présent, nous pouvons comprendre le désir qui portait Chrysis à fuir le sort qui lui était réservé. Les événements survenus à Cassandre, et